Case FRC 1952 A

MANDEMENT

DE

M. L'ÉVÊQUE DE PARIS,

Portant abolition du CARÊME, *et prorogation du* CARNAVAL.

THE NEWBERRY LIBRARY

MANDEMENT

DE

M. L'ÉVÊQUE DE PARIS,

Portant abolition du CARÊME, *et prorogation du* CARNAVAL.

GOBEL, par la grace constitutionnelle, et par la miséricorde des électeurs de la capitale, évêque de Paris, &c.

A tous nos patriotes, frères et diocésains, SALUT ET BÉNÉDICTION, *au nom de l'église nouvelle de France.*

Les temps anciens ne sont plus, NOS TRÈS-CHERS FRÈRES.

L'esprit du dix-huitième siècle doit remplir le monde, et renouveller la face de la terre.

Déja cette glorieuse révolution s'est opérée en France, non seulement dans l'ordre civil, mais aussi dans l'ordre spirituel, et bientôt elle s'étendra dans tout l'univers.

Nous manquerions à la reconnoissance, et ce seroit trahir la confiance qui nous a placés dans la chaire de M. de JUIGNÉ, si, par tous nos efforts, nous ne hâtions cette régénération générale, et si nous laissions subsister, au milieu de vous, quelques-uns de ces préjugés, ou quelques restes de cette superstition qui s'opposent à ses progrès.

Au nombre de ces observances religieuses également vieilles et barbares qu'il faut abolir, on doit placer, au premier rang, l'institution du jeûne quadragésimal.

Ici, *nos très-chers frères*, nous aurons à combattre ceux qui, faisant remonter cette institution jusqu'aux temps apostoliques, la considèrent comme un précepte digne de notre vénération et de notre respect, et dont il ne nous seroit pas permis de vous dispenser de notre propre autorité et sans des raisons puissantes de votre part.

Mais cette antiquité vénérable, peut-elle se concilier avec votre enthousiasme pour la nouveauté, et ce desir que vous montrez d'une rénovation totale ?

Est-ce à nous, *nos très-chers frères*, qu'il appartient et qu'il est ordonné de maintenir des pratiques qui remontent jusqu'aux temps des apôtres ? à nous qui n'avons point été arrêtés par

cette considération, lorsque nous n'avons point craint d'interrompre cette succession de vos premiers pasteurs, qui remontoit aux temps apostoliques, et jusqu'à Jésus-Christ lui-même?

Serons-nous plus embarrassés d'une loi générale de l'église, que l'église toute entière pourroit seule abroger? N'étoit-ce pas une loi de l'église universelle, n'étoit-il pas même de l'essence de cette église, que la mission des ministres de la religion n'appartînt jamais aux hommes? Un concile s'est-il donc assemblé pour donner au peuple le droit de nous élire, et de nous envoyer exercer les pouvoirs de Dieu lui-même sur la terre?

Mais, si nous n'avons pas en nous-mêmes le pouvoir d'abroger une loi de l'église catholique, l'assemblée nationale législative, imitant les efforts, et suivant les traces de l'assemblée constitante de glorieuse mémoire, ne s'arrogera-t-elle point ce droit, et ne voudra-t-elle pas nous le transférer?

Persuadés qu'une innovation de ce genre méritera son approbation et ses éloges; convaincus que nous nous conformons à ses intentions, et que nous n'avons d'autre mérite que celui de prévenir ses desirs et sa volonté, nous n'avons pas balancé un seul instant à entreprendre la

réforme entière et absolue de cette longue quarantaine de pénitence.

Les plus puissans motifs nous y ont déterminés.

Nous avons voulu témoigner notre empressement à concilier les loix de l'église et celles de l'état.

Il est aujourd'hui de principe que la *religion est pour les hommes, et qu'ils ne sont point pour elle.*

Nous tenons encore, pour maxime incontestable, que *l'église est dans l'état et non pas l'état dans l'église.*

De ces principes constans, il résulte qu'il est aujourd'hui de notre devoir d'accommoder les institutions religieuses, avec les institutions sociales.

Celles-ci reposent actuellement sur la nature; nous devons par conséquent asseoir celle-là sur la même base.

Lorsque nous croyons que de Dieu émanoit toute puissance et toute souveraineté, il devoit être également de principe que la religion descendoit du ciel, et ainsi les loix de l'état et celles de la religion marchoient d'accord.

Mais aujourd'hui nous ne reconnoissons d'autre Dieu que la nature, c'est elle qui nous donne tous nos droits, c'est par sa puissance que nous sommes devenus souverains. C'est donc cette puis-

sance suprême qu'il faut adorer : à elle seule ; nous devons un culte ; et ce culte doit être absolument fondé sur nos inclinations naturelles. Que la religion repose donc, ainsi que la constitution, sur la nature. (1)

Or, *nos très-chers frères*, quoi de plus contraire à la nature, que cette longue mortification de nos sens pendant quarante jours ?

Et quelle institution pouvoit aller plus directement contre les doux penchans de l'humanité ?

Mais encore, quelle plus affreuse politique pourroit-on nous prescrire ?

Laissons les hommes de l'ancien régime et de la vieille église commender leurs austérités cruelles à leurs sectateurs. Laissons-les prêcher le jeûne et l'abstinence, comme de puissans moyens de conserver la prudence et la sagesse qui doivent honorer le christianisme, et les adorateurs d'un Dieu pénitent et crucifié. Qu'ils disent et répètent sans cesse que ce sont-là lès moyens les plus efficaces pour vaincre et dompter nos passions ; qu'ils dé-

---

(1) Pardonne-moi, grand Epicure,
Si j'ose commenter ta loi :
Ne la prends pas pour une injure ;
Chacun travaille ici pour soi.
Ton systême est d'après nature ;
Elle m'a parlé comme à toi.

nigrent les passions tant qu'il leur plaira, pour prouver le besoin de les réprimer. --- A les en croire, elles troublent nos sens, égarent nos esprits, obscurcissent nos lumières; elles nous portent à la colère, à la fureur, à la rage, au désespoir, à la débauche; elles font le supplice, le deshonneur de la jeunesse et la honte des vieillards; elles troublent la paix du cœur, la paix des familles; elles excitent la jalousie, la haine, la vengeance des époux et des amis, elles bouleversent les empires, elles renversent le monde; elles font plus encore, elles nous précipitent du ciel, dont nous nous rendons indignes en perdant de vue notre véritable et céleste patrie, pour nous attacher à des objets imparfaits et périssables sur la terre.

Les passions, *nos très-chers frères*, oui, c'est ainsi qu'on les calomnie.

Dans le système des anciens, elles sont un don du ciel; dans le nôtre, elles sont des faveurs de la nature. Mais ni Dieu ni la nature ne sont rien inutilement. Jamais l'homme n'en reçut de présens funestes. Les passions, loin d'être comme une robe empoisonnée pour tourmenter nos sens et nos esprits, pour nous agiter sans cesse et nous dévorer jusqu'aux entrailles, ne doivent être considérées que comme le bienfait de l'existence elle-

même. Sans elles, rien ne vit dans la nature. Elles sont le mobile de toutes nos actions. Sans elles, il n'existeroit aucune douceur dans la vie. Autant vaudroit que sans elles, l'univers ne fût jamais sorti du néant. Enfin, elles ne nous ont point été données pour nous en servir, et les combattre à la fois et en même-temps.

Cependant, continuent nos adversaires, voyez où elles entraînent la jeunesse; voyez comment elles épuissent et minent la santé, de combien de tourmens et de maladies elles nous affligent, de combien d'années elles abrègent notre carrière. Elles sont comme une flamme ardente qui brûle et nous consume. Il n'est pas de siècles où elles ne contribuent au dépérissement de la race humaine. --- Que si vous n'en modérez par l'excès, attendez-vous à des ravages épouventables. Que si, au lieu de contenir l'incendie, vous lui fournisez des *alimens* dans la saison où il est le plus actif, craignez qu'il n'en soit des passions comme d'un conducteur insensé de coursiers fougueux qui, pour parvenir plutôt à son but, imprime à son char, le mouvement le plus rapide, brise au milieu de sa coutse, et perd ainsi l'espoir d'atteindre au bout de sa carrière, et de remporter le prix.

On nous parle ici, *nos très-chers frères*, le lan-

gage des temps corrompus. Là, tous ces dangers étoient réellement à craindre, et il falloit nécessairement imposer un frein sévère à ses passions. -- Mais nous sommes dans les temps de la régénération. -- Le vice autrefois dominoit par-tout; aujourd'hui nous sommes sous l'empire de la loi et de la vertu. L'une règle les sentimens que l'autre inspire, c'est l'héroïsme, c'est l'amour de la gloire dont nous sommes animés. Ils ne nous porteront point à des actions infâmes, ni vers des écueils, ni dans des précipices. On ne sauroit confondre la vertu, l'héroïsme, l'amour de la gloire avec la démence, l'imprudence et la témérité.

Pourquoi les passions nous faisoient-elles échouer au milieu de notre course, et nous étoient-elles funestes sous le régime ancien? -- C'est qu'elles étoient guidées par des mains inhabiles; c'est qu'on nous jetoit dans des routes difficiles et dans des sentiers tortueux et non applanis; c'est que nous ne suivions point le chemin de la raison, ni le penchant de la nature. Ainsi nous nous fatiguions dans notre course; ainsi nous allions heurter violemment contre des écueils terribles, pour peu que le mouvement fût accéléré. Et de là, la nécessité de ralentir; ou bien de là ces chûtes meurtrières où l'on périssoit misérablement sans recueillir le fruit

de ses travaux et de ses peines. Mais, aujourd'hui; nous avons pris un essòr, tel qu'il convient à la majesté de l'homme de le prendre. Nous ne touchons plus, nous ne rampons plus à terre. C'est sur les aîles de la liberté, au milieu des airs, et non pas sous le joug de la servitude, que nous parcourons notre carrière. -- Il nous est donc permis d'imprimer à nos passions l'impulsion la plus rapide, de mettre en jeu tous leurs ressorts, de déployer toutes les facultés de nos ames, toute la force de nos corps, et toute l'étendue de nos desirs et de nos pensées.

Et en effet, de quelles passions sommes-nous donc animés ?-- De la soif du sang de nos oppresseurs, -- du plaisir de déchirer et dévorer leurs entrailles, -- de la haîne de nos tyrans ou de nos rois, -- du noble desir de rassembler et d'immoler d'un seul coup tous les potentats de la terre, --- de bouleverser tous les états et toutes les constitutions du monde, ---de l'ardeur de renverser les autels, d'en dresser de nouveaux et de les défendre, de les rougir et de les consacrer par le sang des anciens ministres, --- de fustiger les femmes saintes et charitables, --- de tourmenter les dévots, les fanatiques, les hypocrites et les factieux, et de les jeter dans les fers, pour prix de leur fidélité à la religion, à la conscience et à l'hon-

heur. -- Nous sommes animés de ce zèle pour la patrie qui distingua les premiers Romains :-- Nous immolons nos frères, nos amis, nos parens, nos bienfaiteurs, nos protecteurs, avec le même courage qu'un Brutus immola ses enfans.--Nos vertus d'aujourd'hui sont les vices les plus infâmes d'autrefois. Nous dénonçons, nous calomnions, nous inventons avec ce zèle qu'un grand intérêt seul, l'amour de la patrie, peut nous inspirer. Enfin nous voulons ramener l'égalité sur terre : nous poursuivrons par-tout les ennemis de cette égalité comme ceux de la liberté même. Il s'agit, en un mot, de répandre la doctrine et le bonheur de la France dans toute l'europe, et de là dans tout l'univers. -- Est-il donc ici question de ces passions petites et ignobles de l'ambition, de l'avarice, de la sensualité, de la débauche ? Notre ambition, c'est la gloire, c'est la conquête de l'univers. Elle est vaste ; elle est digne des grandes ames. Vouloir modérer cette belle flamme, ce seroit tenter de rétrécir l'empire de l'astre du jour.---Est-il avare ce peuple qui fait tant de sacrifices à la liberté, qui ne redoute point et ne sent point sa misère, qui a immolé ses arts, son commerce, son agriculture, son patrimoine, ses finances, son temps, son or, et qui maintenant veut répandre jusqu'à la dernière goutte

de son sang pour maintenir son ouvrage ?--Est-il sensuel, efféminé, sybarite, ce peuple actuellement en entier sous les armes; passant les jours et les nuits dans les devoirs et les exercices militaires; sous des tentes, sur la frontière, sur les remparts; bravant tous les foudres de la guerre et toute la rigueur des saisons ?

Non, il n'est rien de honteux dans nos passions, et elles sont d'ailleurs maintenant trop sûrement guidées par la loi et par la gloire, pour les réprimer et pour être dans la nécessité de mortifier nos sens. Rien n'offenseroit plus la nature, il faut dire aussi que rien ne blesseroit plus l'humanité, nouvelle divinité de ce siècle.

Ceux-là furent sans doute de cruels ennemis du genre humain, qui instituèrent un jeûne d'une longueur et d'une austérité si effrayante, et qui, par un raffinement de barbarie, le placèrent à cette douce et riante saison où tout revit dans la nature.

Ainsi à peine sortons-nous de la rigueur des hivers, que, dans ces jours où nous pourrions renaître et reprendre des forces, on nous accable de macérations, pour nous conduire exténués sous les ardeurs de la canicule, et que, sans avoir vent un seul ainstant, après avoir vieilli toute l'année, on nous mène ainsi dans cette

arrière saison où elle tombe en décrépitude. Oh ! pouvoit-on pousser plus loin l'art de la destruction ? C'est par cet art meurtrier que la population n'est en France aujourd'hui que de vingt-quatre à vingt-six millions d'ames. Et faut-il s'en étonner ? Il en est du printems comme du bel âge : une fois passé, il ne revient plus. (1)

Quoi ! lorsque la terre se revêt d'une tendre verdure, il faudroit nous revêtir de haires et de cilices !... et, comme les Pharisiens, il faudroit exterminer nos faces !... Quoi ! lorsque tout dans la nature se pare des ornemens les plus beaux, les plus ravissans, les plus riches, l'homme,

---

(1) Quand l'hirondelle
A tire-d'aîle
Vole et rappelle
Le doux Printems ;
C'est pour apprendre
A tout cœur tendre
Que, pour se rendre,
Il n'est qu'un tems.
Quand, du bel âge,
Fille peu sage
Flétrit l'usage
Du doux plaisir,
Le lys s'efface,
L'éclat qui passe
Laisse la trace
Du repentir.

le roi de l'univers, lui, dont la majesté ne doit le céder en rien à aucune créature, l'homme !... ne montreroit plus qu'un visage pâle et desséché !... et lorsque dans toutes les plantes il circule une sêve ravissante, il ne circuleroit plus dans nos veines qu'un sang appauvri ! Quoi enfin ! dans un temps où tous les êtres se rapprochent et cherchent à reproduire et à multiplier leur espèce, l'homme au contraire devroit se livrer à des austérité homicides !

Mais non, *nos très-chers frères*, nous les amis de l'humanité, nous les enfans de la nature ; comment pourrions-nous les prescrire. Que cette morale est loin de nos principes ! combien elle est contraire à la religion que nous voulons suivre, vous enseigner, et dont nous voulons vous montrer l'exemple !

Laissons les hommes austères de l'ancien régime et de la vieille église contrarier ainsi, par le jeûne, les premiers vœux de la nature. Nous n'aurons pas cette cruauté envers nos tendres ouailles. Ce n'est pas à nous, ministres de l'église constitutionnelle, à vous inquiéter sur vos inclinations les plus douces. *Croissez et multipliez* ; voilà le premier des préceptes, et celui que nous vous recommandons toujours. On dit que ce fut-là la première parole du Créateur à

sa créature. Mais certainement c'est bien l'instinct le plus général et le plus fort de la nature. Obéissez donc à son ascendant irrésistible. Nous-mêmes nous nous associerons à vos travaux ; nous-mêmes, nous consolerons vos femmes ; nous-mêmes, nous augmenterons le nombre de vos enfans ; nous-mêmes, nous épouserons vos filles ; et, s'il le faut enfin, nous vous délierons du nœud si souvent pénible de la monogamie. Et peut-être encore, après n'avoir pas craint nous-mêmes de ravir l'épouse d'autrui, nous vous absoudrons de l'adultère. De l'adultère! mais ce crime affreux d'autrefois, peut-il exister maintenant parmi nous ? Tout n'est-il pas en commun aujourd'hui dans la société que nous formons ? A quoi nous eût-il servi de remonter jusqu'aux premiers temps, de revendiquer nos premiers droits, les droits que nous avions avant tout partage, s'il devoit exister déja des propriétés personnelles, et s'il falloit regarder le mariage, ou la jouissance d'une femme, comme un privilége exclusif? Ne les a-t-on pas détruits, tous ces priviléges !... Consultons notre Dieu, notre divinité nouvelle, la nature : où voyez-vous, dans tout ce qui existe, l'image de ces nœuds éternels ? L'homme auroit-il donc encore des leçons à recevoir des animaux, ou des êtres inanimés ?

O

O législateurs ! ô vous les arbîtres de notre sort ! ô vous qui nous avez rendu tous nos droits, les droits de la nature, ne laissez point votre ouvrage imparfait ! ne laissez subsister aucune de ces loix qui gênent la liberté. Que l'homme n'ait d'autre règle à suivre que son instinct et son plaisir. De tels guides le conduiront toujours au bonheur et à sa fin. Ah ! craignez de l'égarer dans sa route en ne détruisant pas toutes ces vieilles loix qui l'écartoient si loin de son but. La nature ! les droits de l'homme ! les droits de l'homme et de la nature ! tenez-vous en uniquement à cela.

Ainsi, vous vengerez la nature et l'humanité : ainsi même vous suivrez la politique de la sagesse.

Et c'est aussi là notre dessein en abolissant la loi du jeûne et de l'abstinence.

Oui, *nos très-chers frères*, au lieu de vous recommander la mortification des sens, nous vous exhortons, au nom de la patrie, à croître et multiplier plus que jamais dans les circonstances actuelles, jusqu'à ce que votre postérité égale le nombre des sables de la mer. Que si le règne de la liberté doit être aussi court que nos ennemis s'en flattent, hâtez-vous de mettre au jour des enfans qui puissent en voir l'éclat

et en jouir. Que si des peuples nombreux se coalisent pour renverser les monumens que vos mains viennent d'élever avec tant d'efforts à la liberté ; eh bien! qu'il naisse de vos entrailles des milliers de citoyens pour les défendre, pour les réédifier un jour, si l'on vient à bout de les abattre aujourd'hui ; et pour venger leurs pères et leurs ancêtres, s'ils doivent succomber dans la grande lutte qui se prépare. *Exoriatur... ex nostris ossibus ultor.*

Est-ce donc, *nos très-chers frères*, dans les conjectures difficiles où nous nous trouvons, que nous irons vous prescrire des pratiques qui, en détruisant vos forces, anéantiroient votre courage? — Oh! de quel crime irrémissible nous nous rendrions coupables!.... nous affoiblirions un peuple guerrier pour le livrer à nos ennemis, nous vendrions la patrie à des tyrans ligués pour la dompter et la remettre sous le joug de l'esclavage! Nous nous rendrions enfin coupables du crime horrible de lèze-nation! — Est-ce donc le moment de chercher à réprimer vos passions? — Ah! que ne nous est-il donné, *nos très-chers frères*, de les enflammer d'avantage! jamais eûmes-nous un besoin plus grand de courage et d'énergie, d'hommes forts et vigoureux, propres à soutenir les fatigues et à braver les périls et les hazards de la guerre? Nous faut-il donc ou des anacho-

rettes, des spectres ambulans ou des héros ? Oui, s'il est vrai qu'il existe pour nous une patrie céleste, et que pour y parvenir, il faille remporter la plus difficile de toutes les victoires, celle qu'on obtient sur soi-même ; ne sommes-nous pas dispensés d'y songer dans ce moment-ci où il est question de sauver notre patrie d'ici-bas, la patrie nouvelle, l'ouvrage de nos mains, le beau résultat de tant de peines et de sacrifices ? Toutes les privations, toute la modération que nous avons donc à vous recommander, c'est la sobriété et la patience des peuples conquérans. --- Mais pour vous les prescrire, *nos très-chers frères*, est-il donc besoin d'un mandement de notre part ? --- Ne seroit-ce pas un outrage de recommander d'être sobre à un peuple réduit à la misère ? Pouvons-nous ignorer que vous avez tout sacrifié pour racheter vos droits ; que vous n'avez plus ni travail, ni salaire ; qu'ils s'en sont allés ces hommes persécutés et malheureux qui vous procuroient de l'occupation, et vous faisoient vivre autant de leur luxe que de leurs bienfaits ? Quelles privations nouvelles pourrions-nous encore ajouter à celles dont vous êtes affligés ? --- Hélas ! qui pourroit exprimer notre sollicitude vraiment pastorale et paternelle, lorsque nous avons vû la cherté des vivres et des vêtemens ; lorsque nous avons connu le prix du froment et

du vin ; lorsque celui du sucre, de l'huile, du café et de toutes les denrées commerciales s'est augmenté à un point qui ne vous permettoit plus de les acheter, mais seulement de les ravir ? -- *Le sel est à bon marché*, voilà l'unique réponse de ces hommes auxquels nous avons témoigné nos inquiétudes sur le sort du peuple. Ah ! *nos très-chers frères*, c'est-là une nouvelle cruauté envers vous, vous aurez du sel ; mais aussi c'est tout ce que l'on vous laisse pour mettre sur vos plaies.

Il nous est donc impossible de songer à vous prescrire d'autres mortifications, et de vous recommander la sobriété.

Nous aurions encore à vous exhorter de modérer, dans le cours des grands travaux que vous allez entreprendre pour la cause de la liberté, cette pétulence françoise qui sert beaucoup dans un premier choc, et qu'il faudroit conserver encore pour une nouvelle attaque. Mais aujourd'hui nos mœurs sont changées, et la nature a trop fait peut-être en notre faveur pour craindre la violence de notre courage.... O nature ! ô déesse des François ! toi, dont les merveilles et les desseins surpassent notre intelligence ; toi, qui seule pouvoit nous régénérer et nous guérir ; devois-tu, pour modérer les feux et les transports de nos guerriers, leur envoyer ce terrible fléau qui les accable ! Vois, le mal est porté jusqu'à la

source de la vie : ce mal infecte toute la masse du sang et toute la génération actuelle : il affoiblit nos membres, il boit notre substance, il vicie nos chairs, il les décolore, il ronge nos os dessechés. Et nos guerriers, privés de la gloire de succomber dans les champs de la valeur et de la victoire, tombent comme le fruit piqué de l'insecte rongeur. O nature ! ô toute puissante divinité, nous t'implorons ! guéris, s'il est vrai que tu sois un être bienfaisant, guéris tes nouveaux adorateurs ; guéris ces légions armées pour ta défense, et donne à leurs bras la force de te venger. Ne laisse pas blasphêmer ton nom ; ne laisse pas triompher tes violens ennemis : voilà, s'écrient-ils, les douces récompenses des enfans de la nature !...

Non, *nos très-chers frères*, dans les circonstances actuelles, moins que jamais nous n'ajouterons rien à la misère et à vos calamités pour modérer quelques-uns de vos excès. Que pourrions-nous faire de plus pour exciter vos regrets et vos repentirs, si toutesfois vous avez quelques fautes à pleurer et quelques reproches à vous faire ? Que faut-il de plus pout mortifier vos sens et dompter vos passions, s'il en est besoin ?

Mais vos jours ne sont-ils pas déja bien assez remplis d'amertumes, sans les rembrunir encore

par les rigueurs de la pénitence ? Dans les jours qui précèdent le carême vous êtes-vous donc livrés à une joie immodérée ? Depuis trois années avez-vous joui du carnaval ? Plus de danses, plus de bals, encore du spectacle, il est vrai, mais aussi plus de mascarades ! O cruels revers ! plus de danses ni bals, et cela chez le peuple le plus passionné de l'univers pour le bal et la danse ! et sur-tout plus de mascarades !....

A ces Causes,

Et sans craindre de violer les loix de l'église ; car l'intérêt de la nouvelle église, n'est pas celui de l'église ancienne ; l'une veut la liberté, et l'autre faisoit le tourment des consciences.

Sans craindre de vous faire perdre de vue les loix du christianisme et votre patrie céleste ; car les loix de la liberté nous sont bien plus essentielles, et les besoins de la patrie d'ici-bas sont bien plus urgens.

Sans chercher à dompter vos passions ; car vous n'en avez que de nobles qu'il faudroit peut-être animer, exciter, enflammer encore.

Sans rien ajouter à vos mortifications, puisque la misère y a grandement suppléé.

Sans rien redouter de la licence, puisque les maladies y ont mis bon ordre.

Pénétrés de la nécessité au contraire de pro-

curer à la liberté des défenseurs et des vengeurs.

Ne voulant point pour cela que vous laissiez passer le printemps, si favorable aux amours.

Jaloux d'étendre, et d'assurer de plus en plus l'empire et la religion de la nature;

Ne voulant rien laisser enfin subsister, des monumens antiques et barbares, de l'esclavage et de la superstition.

Nous abolissons le jeûne, l'abstinence, et la pénitence du carême.

Nous prolongeons d'autant le règne du carnaval.

Non seulement nous permettons l'usage des œufs; mais nous adresserons les prières les plus ferventes à la nature, pour qu'elle engraisse vos taureaux, féconde vos génisses et multiplie vos troupeaux. Nous lui demanderons de faire arriver sur la terre stérile, et déserte de la France, les cailles qui parurent dans le désert des Hébreux. Nous souhaiterons que vos vêtemens et vos chaussures durent comme alors l'espace de quarante années. Nous formerons le vœu du meilleur tyran; nous l'étendrons encore: nous dirons: puissent tous les François mettre non seulement chaque dimanche, mais tous les jours, la poule-au-pôt! Nous souhaiterons à vos femmes et à vos filles la mâne de la nature. C'est pour elles que nous prolongeons le temps du carnaval. Dites-leur de se livrer à la joie. Ne les considérez plus

243

comme vos enfans, mais comme ceux de la patrie; comme ceux d'une patrie où tout est maintenant en commun.

Précieux jours dont fut ornée
La jeunesse de l'univers,
Par quelle triste destinée
N'êtes-vous plus que dans nos vers!...
Tout l'univers étoit champêtre,
Tous les hommes étoient bergers;
Les noms de *sujets* et de *maître*
Leur étoient étrangers.
Sous cette juste indépendance;
Compagne de l'égalité,
Tous dans une même abondance;
Goûtoient même tranquillité.
Leurs toits étoient d'épais feuillages;
L'ombre des saules, leurs lambris,
Les temples étoient des bocages,
Les autels de gazons fleuris.
L'intérêt, au sein de la terre,
N'avoit point ravi les métaux,
Ni soufflé le feu de la guerre,
Ni fait des chemins sur les eaux.
O règne heureux de la nature!
Quel Dieu nous rendra tes beaux jours?
Justice, égalité, droiture,
Que n'avez-vous régné toujours?

Signé, GOBEL.

Vivat, vivat, vivat, vivat, cent fois vivat,
Novus doctor qui tam benè parlat.